

Le pied de bas : conte de chez nous

Autor(en): **Margot, Ch. Gab.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199856>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le pied de bas.

CONTE DE CHEZ NOUS

I

Jacques Ansermoz coupait du bois devant chez lui lorsque David, le facteur, lui remit la *Rervue* et une lettre à l'adresse de sa femme.

— C'est pour Jenny, lui dit-il en l'exhibant de son sac regorgeant de paperasses.

Avec cette confiance réciproque qu'à la campagne on a pour tout ce qui touche à la correspondance commune, Jacques Ansermoz en fit sauter l'enveloppe et y jeta les yeux. Le contenu ne lui plut guère, car il fit la moue et rentra chez lui, après avoir enfoncé sa hache d'un coup sec dans un billot de hêtre.

Dans la cuisine, il tendit la missive à sa femme en disant :

— Voilà de quoi nous mettre en avant ! Avec ça qu'on n'était pas assez de bouches à nourrir.

Jenny Ansermoz lut la lettre, puis, regardant son mari :

— Ma mère vient habiter chez nous ! Mon Dieu, quel ennui !... Si nous en avions les moyens, ce ne serait rien, mais dans l'état où nous sommes, avec nos cinq enfants !... Enfin, que faire ? on ne peut pourtant pas la chasser du seul toit qui lui reste pour abriter sa vieillesse ; ce n'est pas mon chennapan de frère qui peut la recevoir, il est encore plus miséreux que nous ; puis il ne l'a déjà que trop fait souffrir... Elle n'a plus que moi.

Ansermoz arpenta la cuisine d'un air ennuyé.

— Mais, n'a-t-elle plus rien, ta mère ? N'a-t-elle pas vendu dernièrement un parchet de vigne à Pierra, l'entrepreneur de Rivaz ; il doit lui en être resté quelque chose ?

— Je n'en ai jamais rien su au juste. La dernière fois que je l'ai vue, elle m'a assuré que les hypothèques et les intérêts arriérés avaient englouti jusqu'au dernier centime ; mais tu sais, avec elle, on ne sait ce qu'il faut croire.

— Bien sûr, avec cette vieille avaré. Quand je pense que, chaque hiver, elle laisse pourrir des hottées de fruits dans sa cave plutôt que de nous les donner pour les enfants !...

— N'en médis pas trop, Jacques. Pour avaré, elle l'est, c'est pardi vrai ; mais elle n'a pas vu tout rose avec mon ivrogne de père ; il a tout porté son bien à la pinte, on peut dire ; et, d'avoir vu notre beau domaine s'en aller, morceau après morceau, pour payer des cautionnements qu'on lui faisait signer après boire, ma mère est devenue avaré de ce qui lui reste. Il ne faut pas trop lui en vouloir, elle a tant besoin toute sa vie.

— C'est égal, conclut Ansermoz, ce sera une rude charge de plus sur nos bras... Enfin ! il faudra voir.

Jacques Ansermoz avait bien des raisons de s'alarmer. Ses affaires allaient mal. La guigne — comme on dit — s'attachait à toutes ses entreprises. Rien ne lui réussissait. Une année, il perdait une vache ; une autre, sa femme lui donnait deux jumeaux qui avaient pesé lourdement dans la balance de son budget ; la suivante, une portée de douze gorets périssait avec la truie leur mère ; enfin, il se cassait une jambe en abattant un poirier, dans son jardin. Chaque année lui réservait une malchance nouvelle ; cette dernière seule semblait devoir s'écouler sans encombre puisqu'on était déjà à la mi-décembre, lorsque... non, c'était jouer de malheur ! Si encore sa belle-mère avait été bonne, mais elle était d'une avarice sordide, capable de les voir tous crever de faim plutôt que de donner un sou de ce qu'elle avait.

Et Jacques se souvenait d'un fait vieux de quatre ans tout au plus. Ils étaient dans une mauvaise passe ; sa femme venait d'accoucher des deux jumeaux et l'argent manquait au logis. Ne sachant où trouver des ressources, ils s'étaient décidés à envoyer à Rivaz leur aîné, un garçonnet de sept ans, porteur d'un billet pour la grand-mère, lui demandant de leur prêter une petite somme pour quelque temps. Le gosse était parti par la neige, avait franchi les deux lieues qui séparent le Rondy de Rivaz, sous les morsures de la bise. Sa grand-mère l'avait reçu en rechignant, ne lui avait pas même offert une tasse de café pour le réchauffer et, pour tout secours, l'avait chargé de vieilles chemises que le grand-père avait usées jusqu'à la corde.

— Tiens, avait-elle dit au gamin, tu diras à ta mère qu'elle en fasse des *patins* pour mettre des-

sous les petiots. Pour quant à l'argent, tant que je ne serai pas au creu, Jenny n'aura rien.

On se l'était tenu pour dit.

II

Trois jours après l'envoi de la lettre, la grand-mère arriva. Elle s'installa dans la chambre qu'on lui avait rapidement aménagée sur le derrière de la maison. Ses modestes meubles y trouvèrent place, avec deux bahuts de chêne, dont l'un, surtout, fermant à clé, était l'objet de tous ses soins. Le jour, elle le glissait sous son lit et, le soir venu, elle l'en tirait en se couchant et y jetait ses nippes. Ni sa fille ni son gendre ne le lui voyaient jamais ouvrir. Le mystère dont elle semblait entourer ce vieux meuble en fit l'objet de leur curiosité. Ils en parlaient fréquemment, en l'absence de l'aïeule, persistant à croire qu'elle y recelait son argent.

Leur soupçon était bien fondé. Un soir qu'Ansermoz passait dans le jardin, il entendit remuer dans la chambre de sa belle-mère. L'heure étant avancée, il en fut étonné. Un rais de lumière filtrant entre les volets disjoints, il s'approcha et vit la vieille, en chemise, accroupie devant son coffre ouvert ; il n'en put voir davantage, car elle tournait le dos et la lampe posée derrière elle projetait dans le bahut une ombre épaisse. Il resta là, le front appuyé au contrevent, puis, lorsqu'elle eut repoussé le meuble, non sans l'avoir fermé à clé, il se retira en murmurant : « La vieille pingre, je gage qu'elle comptait ses écus ! attends un peu, il faudra bien que tu rendes gorge, un jour ou l'autre ».

Très rusé, il ne laissait rien voir de son ressentiment. Il évitait de lui causer, agissait comme si elle n'existait pas. Au reste, la vieille tenait peu de place à son foyer. Elle passait tout son temps dans sa chambre qu'elle ne quittait que rarement. Elle s'aidait au ménage autant que le lui permettaient sa mauvaise vue et ses mains noueuses et malhabiles. Le rhumatisme la clouait, des semaines entières, sur son lit où elle geignait du matin au soir. Avec ses cinq enfants dont le dernier avait à peine un an, c'était, pour Jenny, un surcroît de besogne dont elle ne se plaignait pourtant point, sans doute afin de ne pas indisposer son mari dont elle devinait la sourde rancune.

Cependant, la gêne allait croissant au logis. D'anciennes dettes, restées impayées, s'arrondissaient de tous les intérêts arriérés. Déjà Ansermoz avait dû se défaire de son cheval, ne gardant que le bœuf, auxiliaire utile, c'est vrai, mais lent ; aussi arrivait-on au marché plus tard qu'autrefois, ce qui perdait bien du temps. Le foin ayant manqué, Jacques avait bien du mal à nourrir ses deux vaches ; il recourait aux succédanés, par économie, mais le lait était moins abondant. Pour comble de malheur, Pierre-David, le syndic, auquel il avait dû emprunter quelque argent au printemps, en réclamait le remboursement intégral pour la fin de l'année. Comment trouverait-il cette somme ? Ansermoz avait beau y songer jour et nuit, il ne trouvait pas. Ses nuits se passaient en vains calculs et en combinaisons que l'aube faisait s'écrouler comme s'écroule un songe.

Et, dans une de ces insomnies, alors que cette maudite question d'argent le torturait comme une douleur lancinante, il entendit, dans la chambre de derrière, voisine de la leur, la vieille compter ses sous. Le tintement joyeux des écus lui arrivait, avivant sa douleur, comme la goutte d'eau glacée qui tomberait sur le crâne d'un assoiffé. Doucement, il se leva et s'en fut derrière la porte de l'aïeule. De nouveau il la vit, par le trou de la serrure, accroupie devant son bahut. Son corps décharné où une lumière tremblotante creusait des ombres, avait quelque chose de hideux qui éveilla chez lui plus de dégoût que de haine. En chemise dans sa chambre glacée, il la vit aligner des pièces devant elle ; elle les sortait une à une d'un vieux bas de laine, les faisait scintiller un instant à la lueur vacillante de la bougie, puis les empaillait avec soin. Et Jacques vit des billets, des pièces d'or et de l'argent. Devant toute cette monnaie qui miroitait à ses yeux comme un supplice de Tantale, l'idée lui vint, subite et impérieuse, de forcer la porte d'un coup d'épaule et de se ruer sur cette fortune qui lui permettrait de sortir de sa situation désespérée. Il rageait contre la cruelle ironie du sort qui le faisait se débattre dans des embarras pécuniaires toujours plus pressants, alors que cette vieille avaré possédait ce qu'il lui fallait peut-être pour sauver sa famille de la misère. Et dire qu'il lui donnait le gîte et le couvert, qu'elle n'avait au fond besoin de rien, que cet argent lui était parfaitement inutile, tandis qu'à lui, Ansermoz...

ah ! c'était trop fort... et subitement il s'enfuit, ayant peur de lui-même, craignant que la misère où il se sentait acculé ne le poussât à commettre une lâcheté. Mais il eut beau s'arracher à cette vision malsaine, elle revenait sans cesse, hantait ses nuits, troublait jusqu'à ses maigres joies. Il ne voyait plus qu'une chose : son dénuement, à lui, et cet argent, à elle... Ah ! si la mort pouvait au moins accomplir son œuvre et, en emportant la vieille, lui redonner la tranquillité perdue ! Il sentait toute la méchanceté de cette pensée, mais s'y raccrochait tout de même, comme le naufragé se cramponne désespérément au sauveteur qu'il engloutit avec lui. Il se disait que la misère est un poison qui finit par gâter le meilleur de nous-même. Il devenait mauvais.

Une nuit, comme il se débattait contre l'horrible tentation qui ne le quittait plus, un sanglot, longtemps contenu, monta du tréfond de son cœur par trop gonflé d'amertume et il se prit à pleurer. Il pleura son bonheur qu'il sentait s'en aller chaque jour un peu plus, son orgueil battu en brèche par la misère ; il pleura pour sa femme qui dormait à son côté, pour ses enfants désormais dans le besoin. Mais, au milieu de sa crise, il sentit un bras l'entourer, puis des lèvres chaudes se posèrent sur son front où perlait la sueur de l'angoisse. C'était sa femme qui, réveillée, mêlait ses larmes aux siennes. Sous cette caresse, son découragement fondit comme une neige d'avril. Serrés l'un contre l'autre, lèvres à lèvres, ils causèrent longtemps. A la fin, Jenny prit la résolution de parler à sa mère dès le lendemain, de lui dire leur gêne croissante, leur situation désespérée à moins qu'elle ne consentît à leur venir en aide. Réconfortés par cette résolution, ils s'endormirent dans un baiser.

CH. GAB. MARGOT.

(La fin au prochain numéro.)

Les Vaudois de Genève n'oublient point le sol qui les vit naître et ne manquent aucune occasion de se rencontrer pour resserrer les liens qui les unissent. Le *Cercle vaudois* a célébré, le soir du 28 décembre, une « fête de Noël » qui eut grand succès. Programme copieux et composé avec beaucoup de goût, distribution de cadeaux aux « petits Vaudois », allocation de circonstance, prononcée par un ancien pasteur, M. Testuz, etc., etc.

Jeudi dernier, dans le même local, a été donnée, par M. le pasteur Delétra, de Dardagny, une conférence des plus intéressantes avec projections lumineuses. Le sujet de cet entre-tien était : *Les Ormois*. Un groupe de mandolinistes, dont les productions furent très applaudies, ajoutait à l'attrait de cette soirée.

Le succès de l'Almanach du Conteur est des plus encourageants. Chaque jour nous apporte de nouvelles demandes. Les journaux, comme le public, ont fait à notre nouvelle publication un accueil très bienveillant. Ainsi, dans son numéro du 10 janvier, un de nos confrères, *Le Lien vaudois*, organe des principales sociétés vaudoises de Genève, reproduit la délicieuse *Tzanson Idé boun-an*, écrite jadis pour le *Conteur*, par Louis Favrat, et que nous avons cru devoir rappeler en tête de notre Almanach.

En vente dans les librairies ; 50 centimes.

THÉÂTRE. — On a joué jeudi *Le mariage de Figaro*, de Beaumarchais. L'interprétation a été excellente. « La pièce, dit un de nos confrères, n'a plus la portée, l'audace qu'elle avait avant la révolution de 1789. » C'est exact, mais que de vérités dans l'œuvre de Beaumarchais qui, pour avoir été énoncées il y a plus de cent ans, n'ont guère perdu d'actualité. Il y a encore de la besogne pour Figaro. — Demain, dimanche, à 8 heures, *Madame Sans-Gêne*, dont le succès ne tarit pas.

KURSAAL. — Les débuts se suivent, toujours plus attrayants. Maintenant, c'est José Wills et son « Auguste », *Les Aleson* ; *The Brothers Ward* et, comme morceau de résistance : *Vive la classe*. Qu'est-ce que *Vive la classe* ? — C'est à voir.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard